

STACEY LEE

Parfums d'amour

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Matthieu Farcot



Titre original : *The Secret of a Heart Note*

© Stacy Lee, 2016

Première publication par Katherine Tegen Books
Publié en accord avec HarperCollins Publishing
Tous droits réservés

© Éditions Michel Lafon pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.lire-en-serie.com

À Jonathan



Chapitre - 1 -

*« Prudence, aromancienne ;
tends tes pièges amoureux,
mais ne t'y laisse pas prendre toi-même. »*

LARKSPUR, aromancienne, 1698

La plupart des gens ne savent pas que les peines de cœur sentent la myrtille. Ce n'en est pas la seule odeur, mais c'est la principale, et si une personne qui vient nous voir sent la tarte aux myrtilles, Mère et moi la refusons. Les cœurs brisés ont besoin de temps pour guérir avant que nous puissions exercer notre magie.

D'après Mère, le client d'aujourd'hui ne sent pas la myrtille, et c'est pour cela que je suis dans notre atelier en train de piler de la cannelle pour son élixir – ce que le reste du monde appelle un philtre d'amour – au lieu de faire mes devoirs de maths. Selon notre nouvel accord, je peux désormais aller au lycée au lieu d'avoir cours à la maison, à condition que mes

obligations d'aromancienne n'en pâtissent pas. Contrairement aux mères de la plupart des filles de quinze ans, la mienne se moque complètement de mes devoirs.

La porte bleue de notre atelier s'ouvre, et Mère entre. Du haut de son mètre cinquante, on dirait une fée bleue avec ses cheveux courts et sa tenue de jardin – chemise et jean, complétés par une visière. Elle ne porte que du bleu, non pas parce qu'elle a le blues, mais parce que les autres couleurs perturbent son odorat.

– Notre rendez-vous de trois heures et demie vient d'arriver. Tu es prête ?

– Euh, oui.

Pourquoi ne le serais-je pas ?

Avec un soupir, elle retire ses gants de protection solaire de ses bras maigres.

– Mimosa, on a déjà parlé de ça. Désormais, c'est toi qui fais les analyses secondaires pour les hommes.

– Ah, oui.

Le client d'aujourd'hui est donc un homme. Mère fait toujours l'examen de départ, mais elle veut que je m'occupe des analyses secondaires pour les hommes, leurs empreintes olfactives n'étant pas aussi complexes que celles des femmes. Je ne lui dis pas que je n'ai pas encore lu un traître mot du dossier du client. Concilier sept heures de cours par jour avec mon travail d'aromancienne se révèle plus délicat que je ne l'aurais imaginé. Si Mère savait que je prends du retard, je pourrais dire au revoir au lycée, et ça ne fait même pas deux mois que j'y suis.

– Retrouve-moi dans la cour dans dix minutes, dit-elle, et la porte se referme sur elle avec un bruit sourd.

Je réduis en poudre quelques bâtons de cannelle supplémentaires avec mon pilon, puis l'épice prend le dessus sur toutes les autres odeurs de notre parfumerie. La seule que cet aphrodisiaque ne peut pas couvrir, c'est celle de notre joyau, l'orchidée le Sacrifice de Layla. Quand son bouton éclot sur trois pétales

parfaits, son parfum de marmelade devient si puissant qu'il étouffe tous les autres, et ce, même depuis son terrarium de verre.

Je verse l'écorce en poudre dans un bocal d'éthanol, puis range cette teinture entre le girofle et la cardamome sur une des étagères de notre pharmacie. Nous sommes presque à court de cardamome. Il faut que je fasse un inventaire complet pour que Mère puisse organiser son voyage d'approvisionnement, mais plus tard. Ça attend déjà depuis un mois. On n'est plus à quelques jours près.

Notre atelier donne sur une petite cour ombragée par un ylang-ylang aux effluves de banane et son compagnon, un muscadier au parfum de lait de poule. Même les plantes qui ne pousseraient normalement pas au nord de la Californie se plaisent dans notre jardin, un terrain d'un hectare et demi en forme de palette de peintre. Notre atelier se trouve là où serait le trou du pouce.

Je me laisse tomber sur l'un de nos bancs en teck. L'odeur de notre client me chatouille le nez avant même que je le voie. Je ferme les yeux. Ce n'est pas une empreinte olfactive complète, plutôt un léger changement dans les notes ambiantes, qui s'intensifie à son approche. Les notes de tête arrivent en premier, lichen alpin, câprier et graine de courge – une empreinte terreuse, épicée qui m'est étrangement familière.

J'ouvre brusquement les yeux. M. Frederics, mon prof de *maths* ?

Je me lève d'un bond. Parmi deux millions de célibataires disponibles habitant la région de la baie de San Francisco, qui compte près de sept millions et demi d'habitants, pourquoi faut-il que ce soit lui ?

La silhouette noire et chauve de M. Frederics avance tranquillement au côté de Mère sur l'allée qui relie notre maison à l'atelier. Il porte le même gilet de laine à losanges qu'il avait en cours aujourd'hui, et son visage est étonnamment peu ridé, comme son pantalon, malgré sa bonne cinquantaine.

Lorsqu'ils arrivent dans l'ombre de la cour, je reprends contenance, même si Mère sent ma stupeur. Ses yeux ambrés se plissent. Elle sait que je n'ai pas lu son dossier.

– Bonjour, monsieur Frederics, dis-je d'un ton jovial. Voulez-vous vous asseoir ?

– Bonjour, répond-il d'une voix au timbre chaud qui le rendrait difficilement antipathique.

Il s'assied sur un des bancs. Mère et moi partageons celui qui lui fait face. Il fait craquer ses doigts un à un, comme la semaine dernière quand il nous expliquait la factorisation des polynômes.

– Écoute, Mimosa, je ne veux pas te mettre mal à l'aise, donc si ça te dérange, je comprendrai.

– Pas du tout, monsieur Frederics, répond Mère avant que je ne puisse ouvrir le bec.

Mes orteils se recroquevillent sur les semelles de mes sandales.

– Nous sommes enchantées de vous avoir comme client. Et laissez-moi vous rassurer, Mimosa ne profitera pas de la situation. Vous savez que nous obéissons à un code de conduite très strict.

Je me renfrogne. La première de nos règles ancestrales stipule que « le nez d'une aromancienne ne doit jamais être employé à la création d'élixirs pour un profit personnel, mais pour le bien de la société », ce qui signifie que nous ne faisons pas payer nos services. Cependant, cette règle est floue et laisse l'aromancienne décider de ce qu'elle entend par *profit personnel*.

– Nous avons décidé que Mimosa allait arrêter les mathématiques jusqu'à la fin du semestre.

– Qu... ? fais-je avant que Mère ne me décoche un regard si brûlant qu'il aurait pu m'enflammer les cheveux.

J'ai passé trois ans à étudier suffisamment cette matière toute seule pour pouvoir m'inscrire en cours de maths. Sans parler du fait que M. Frederics est le seul prof qui ne sursaute pas chaque fois qu'il me voit.

Je pince les lèvres, mais l'odeur de ma colère, semblable au caoutchouc brûlé, noircit l'espace qui m'entoure.

M. Frederics tire sur son col.

– Oh, ça m'embêterait.

– Je vous assure, Mimosa est aussi impliquée que moi dans notre travail. N'est-ce pas, Mimosa ? dit Mère en posant une main sur mon genou, qui s'est mis à tressauter. Mim a un planning très chargé, elle est intelligente. Je suis sûre qu'elle pourra reprendre les mathématiques le semestre prochain.

M. Frederics me jette un regard inquiet, et mon sourire commence à se crispier. Si Mère perd la face à cause de moi, je pourrai définitivement tirer un trait sur les cours de maths. Mieux vaut jouer le jeu pour l'instant.

– Ce ne sera pas un problème.

– Mettons-nous au travail, voulez-vous ? dit Mère en se tournant vers moi. Mim ?

– Nous sommes heureuses que vous ayez choisi Les Parfums de l'Églantier comme intermédiaire.

Je récite ensuite le laïus que Mère veut que nous servions à tous nos clients, peu importe que nous soyons les seules aromanciennes de la planète, sans compter tante Bryone, qui a perdu l'odorat quand elle avait dix-neuf ans.

– Nous n'utilisons que des produits botaniques pour nos élixirs, rien d'artificiel. Nous faisons pousser ce que nous pouvons ici, dans notre jardin. Le reste est d'origine biologique ou sauvage.

Il hoche la tête.

– Bien, merveilleux. Vous savez que je milite activement pour la réduction de notre empreinte carbone. Je roule en Prius.

– Vous n'avez personne dans votre vie actuellement, est-ce exact ? je demande.

– Oui. Cela fait sept ans que je n'ai pas de compagne.

Le petit nez de Mère frétille. C'est une partie-clé de l'entretien. Un mensonge sent l'étain et la petite oseille avec des nuances jaunes rances, un peu comme une paume de

main moite qui a serré des pièces de monnaie sales. Mère peut discerner un mensonge aussi facilement que la plupart des gens reconnaissent l'odeur du poisson mort. Mon propre nez – qui ressemble à celui de Mère, mais que quelqu'un aurait tiré avec des pinces afin de l'allonger et de former une bosse sur son arête pour rigoler – ne détecte pas la moindre molécule de malhonnêteté, même si c'est Mère la spécialiste.

Elle aurait pu attendre l'été *prochain* pour le prendre comme client. Ce n'est pas comme si nous n'avions pas assez de monde sur la liste d'attente – environ six cents cœurs esseulés, la dernière fois que je l'ai consultée.

Mère me regarde en haussant ses fins sourcils et fait un petit mouvement de tête en direction de M. Frederics. Passe à la suite du programme.

– Pourriez-vous nous en dire un peu plus au sujet de, euh...

Je ne connais pas le nom de la cible.

– Sofia, dit Mère.

Il se fend d'un grand sourire.

– Avec plaisir.

Le parfum suave et herbacé de la pensée sauvage émane de sous son col, signe éloquent d'un coup de cœur. Il en pince sérieusement.

– Comme vous le savez sans doute, elle est un peu maniaque, mais c'est aussi pour ça que je l'aime.

Mais pourquoi saurais-je que c'est une maniaque ?

– Elle est intelligente, naturellement.

Il me regarde, attendant que je confirme. Un frisson me parcourt, comme quand la température chute au passage d'un nuage devant le soleil. J'aurais vraiment dû examiner son dossier.

– Elle a lu tous les livres de notre bibliothèque, qui est considérable, comme tu le sais.

« *Notre bibliothèque* », ça veut dire la bibliothèque du lycée de Santa-Guadalupe.

– Mlle DiCarlo ?

M. Frederics toussote et rajuste les manches de son gilet.

– Euh, oui.

Je n'aurais jamais mis M. Frederics et la bibliothécaire du lycée ensemble. Cet as des maths écoute de l'ethno-jazz et son haleine sent l'avoine et le miel. Il a quelque chose de décontracté, malgré ses tenues toujours chics. Mlle DiCarlo, une rousse toute menue, achète du gel antibactérien par cartons et dort probablement en vêtements de ville. Mais ça pourrait marcher. Tous deux sont entre deux âges, utilisent des mots comme *juxtaposé* et se tiennent bien. Et, surtout, leurs odeurs ne sont pas incompatibles.

Le regard de M. Frederics se tourne vers Mère.

– Oh, mon Dieu, je suis désolé, je croyais...

Les pommettes de Mère s'empourprent, et ses yeux deviennent des pilons qui me réduisent en bouillie.

– Vous n'avez absolument aucune raison d'être désolé. Mim n'a pas eu le temps de lire le dossier.

Elle dégage soudain une odeur du caoutchouc brûlé qui me pique les narines. La planche de teck me paraît tout à coup trop dure sous mes fesses et couverte de chardons.

Si la bibliothécaire est la cible, que va-t-il se passer ? Est-ce que Mère va m'interdire de consulter les livres de la bibliothèque ? C'est ridicule.

– Elle est bien célibataire ? demande Mère pour reprendre l'entretien.

– Tout à fait. Jamais mariée.

Mère me donne un petit coup sur le pied du bout de son sabot et pointe discrètement son nez du doigt en inspirant. La veine qui remonte sur son front s'est mise à palpiter. Elle est aussi en colère contre moi que je le suis contre elle, mais je ne vais pas le lui montrer. Je me concentre donc sur l'affaire en cours, décoder l'empreinte odorante de M. Frederics. Mère peut le faire d'un coup de narine – elle est vraiment très douée – mais j'apprends encore. J'inspire profondément et décompose sa combinaison unique d'odeurs couche par couche.

Au-delà des notes de tête de lichen, de câprier et de graine de courge que j'ai déjà identifiées, M. Frederics sent l'euphorbe candélabre et le millet de Guinée, ce qui n'est pas surprenant, étant donné ses racines africaines. Au total, mon nez distingue au moins quatre-vingts autres notes, tel un accord complexe.

Les aromanciennes perçoivent les odeurs comme la plupart des gens voient les visages. D'un seul coup d'œil, on saisit mille informations, de la courbe de la joue à la nuance exacte du teint. C'est la même chose avec nos nez, sinon qu'il est plus facile de se souvenir des odeurs, car le bulbe olfactif est voisin du système limbique, la zone cérébrale associée à la mémoire et aux émotions.

– Et donc, qu'est-ce qui ne va pas ? demande Mère, prenant la situation en main.

M. Frederics pousse un soupir et sa poitrine s'affaisse.

– J'avais l'impression que les choses étaient sur la bonne voie. Elle m'a laissé lui acheter une barre de céréales au distributeur. Quand je lui ai dit que j'étais président du club de disco latino, elle m'a dit qu'elle songerait à s'inscrire. Puis, pendant l'été, son lapin est mort et elle s'est renfermée.

Toujours pas de mensonges. Mère hoche la tête avec sympathie en inclinant le menton pour l'encourager à poursuivre.

– Ma mère veut me voir marié avant de rendre l'âme, dit M. Frederics en ajustant sa cravate. Elle a quatre-vingt-douze ans. Je pensais que Mlle DiCarlo était la bonne. Et puis, elle m'aimait bien ; je l'ai vu parce qu'elle traitait toujours mes demandes avant celles des autres enseignants. Elle briquait mes livres pour qu'ils soient comme neufs.

Décidant sans doute que je ne suis plus en mesure de mener cet entretien, Mère se lance dans une série de questions sur son passé et ses antécédents judiciaires. Alors que M. Frederics s'exprime en classe avec aisance et assurance, il bégaye et rougit parfois, bien que ses réponses soient sincères. Les personnes en mal d'amour sont souvent complexées. Les clients viennent

nous voir quand ils ont tout essayé pour séduire leur cible sans parvenir à allumer la flamme, que ce soit par timidité, par manque d'assurance ou même en raison de préjugés. Les élixirs lèvent les inhibitions. Transforment l'étincelle en flamme.

– Mim, les règles.

Mère et M. Frederics me regardent tous les deux.

– Oui, dis-je avant de m'éclaircir la voix. Nos élixirs ne garantissent pas une relation amoureuse. Ils ne font que souffler sur les braises. Pas de braises, pas de feu. Si un feu s'allume, vous devez l'entretenir. Nous ne le ravivons jamais. Nous pouvons ranimer un amour qui est mort dans la mesure où il n'était pas déjà né grâce à un élixir. Jamais plus d'une flèche sur la pomme d'amour. C'est dans le *Règlement*.

– Bien sûr, je comprends. Dans combien de temps peut-il être prêt ? Je suis un peu pressé. Le cœur de ma mère a fait des siennes récemment. Je pense qu'elle est stressée que je ne sois toujours pas marié.

– Nous allons devoir faire une petite enquête préalable au sujet de Mlle DiCarlo, explique Mère, mais si tout concorde, nous pourrions avoir quelque chose pour vous demain.

Super, une commande express.

– Je vous remercie de ce que vous faites. J'espère juste être digne d'elle.

Même à l'ombre, le front de M. Frederics est constellé de sueur. Il sort un mouchoir de la poche de son gilet et se tamponne.

– Nous ne ferions pas cela si vous ne l'étiez pas, lui répond Mère d'une voix douce. Mim, il faut que tu ailles me chercher du lichen alpin à Arastradero. Vas-y maintenant, avant le dîner, pendant que nous terminons cet entretien.

Je grogne. Arastradero Park est à une bonne heure aller-retour à vélo.

– J'ai senti du lichen alpin qui pousse près de Parrot Hill Road. Est-ce qu'on ne peut pas...

– Non, dit Mère avec un sourire.

Elle déteste utiliser des plantes cueillies en bord de route à cause de la pollution automobile, mais j'aimerais qu'elle fasse une exception pour cette fois. Je n'ai pas fait un seul devoir depuis des jours – pas seulement en maths – et avec la commande urgente de M. Frederics, on dirait bien que cela va continuer.

Mère hausse un sourcil. Nous échangeons des odeurs agacées de citrons moisis pendant quelques instants, mais je finis par céder, comme toujours.

– À demain, monsieur Frederics.

Avec un peu de chance, au troisième rang de votre salle de classe, si je le peux.

Des nuées de pétales de myrte de crêpe s'enroulent autour de mes chevilles tandis que je traîne les pieds en direction de la cour où se trouve le puits à souhaits, juste à côté de notre cuisine. Les trembles sont prêts eux aussi à se décharger sur moi de leur plumage d'automne. Au moins, ma meilleure et unique amie, Kali, avec son mètre quatre-vingts, va m'aider à balayer ce week-end. Je ramasse mon vélo dans la cour puis descends notre longue allée en pédalant.

Tel est le lot d'une aromancienne, sacrifier ses besoins pour le bien commun. Nous ne sommes d'ailleurs pas censées avoir de besoins. Nos nez sont comme des habits de bonne sœur, qui nous enferment dans une vie colorée par la chlorophylle. Nous ne pouvons nous accorder le luxe de laisser nos cœurs flancher. Mère tomberait en syncope si elle savait que je ne vais pas seulement au lycée pour étudier. Que je ne m'intéresse pas qu'aux plantes. Que j'avais envie d'avoir des amis, et pas seulement Kali. Et que ça m'a dépaycée de regarder des garçons. Mère n'en reviendrait pas de savoir ça, c'est sûr.

Bien qu'il n'y ait pas de règle déclarée contre les relations amoureuses, notre ancêtre de l'époque coloniale a jeté sur elles une malédiction dans son Dernier Mot : « Prudence, aromancienne ; tends tes pièges amoureux, mais ne t'y laisse pas prendre toi-même. » Si l'on tombe amoureuse comme tante Bryone,

on perd notre super museau. C'est pour cela que Mère a choisi mon père parmi une liste de donneurs qu'elle a reçue par la poste comme un catalogue de Noël. Et qu'elle m'a baptisée du nom du mimosa, aussi appelé *noli me tangere* en latin, « ne me touche pas », parce que ses feuilles se referment à la chaleur de la main.

Une sorcière d'amour ne peut pas tomber amoureuse.



Chapitre

- 2 -

*« Écoute avec ton nez.
Les fleurs chantent pour nous
dans toute leur splendeur complexe,
oscillant aux accents d'un vent capricieux. »*

POSEY, aromancienne, 1809

Les outils dans le panier de mon vélo s'entrechoquent tandis que je traverse la haie d'églantier odorant que nos ancêtres ont plantée pour éloigner les curieux. Ses épines crochues et son feuillage touffu forment un écran idéal pour nos vies un peu bizarroïdes.

J'enfonce mon bob sur ma tête et prends la direction d'Arastradero Park, le plus grand espace vert de la ville tranquille qu'est Santa-Guadalupe. J'ai parfois l'impression que Mère cherche à me rajouter du travail. C'est comme si elle voulait que j'échoue, pour confirmer que le lycée est une distraction.

Je pédale dur, suant en partie les notes de poivre noir de mon irritation. Ce n'est pas facile pour elle non plus. Maintenant que je vais au lycée, elle doit se charger toute seule de certaines des corvées les plus pénibles, retourner la terre, déterrer les racines mortes. Je l'aide pendant les heures d'atelier, de quinze à dix-huit heures, mais ce n'est pas pareil que de m'avoir à son côté toute la journée. Et elle se plaint rarement.

Après avoir cadencé mon vélo, je m'engage sur un sentier de course, guidée par l'odeur du lichen alpin, une espèce envahissante que Mère ne peut laisser pousser dans notre jardin. Je contourne d'énormes buissons de sumac, au parfum acidulé avec une note de chaussettes de sport, en direction d'un tapis de lichen poussant au pied d'un eucalyptus. Je viens y coller mon nez pour en renifler l'odeur de moisi, bien qu'elle rappelle l'urine de raton laveur. Les aromanciennes apprennent dès leur plus jeune âge à considérer chaque odeur avec objectivité.

– Tu as perdu quelque chose ?

Je sursaute et regarde derrière moi.

Court Sawyer, surnommé « Le Guerrier », trotte sur place, avec ses jambes assez rapides pour figurer dans le Top 20 des meilleurs joueurs de moins de vingt ans de l'année. Un T-shirt trempé de sueur et portant son numéro 10 de footballeur moule ses tablettes de chocolat, et un sweat à capuche tombe de ses hanches. Je me relève vite fait, le cœur battant.

– Tu m'as fait peur.

Je ne l'ai même pas senti approcher, avec ma tête plongée dans le lichen alpin et mon derrière en l'air. Maintenant qu'il est juste devant moi, je ne sens que lui. Bois flotté, tonka, et quelque chose de fumé, comme l'air après un feu de camp. Je ne prête habituellement pas attention à l'empreinte olfactive de quelqu'un, à moins que ce soit nécessaire, mais parfois, comme lorsqu'on dévisage quelqu'un, on ne peut pas s'en empêcher.

– Désolé. J'ai cru que tu avais perdu quelque chose.

Même quand il ne sourit pas, ses yeux bruns semblent plissés en demi-lunes.

Une touffe de cheveux humides lui tombe dans les yeux.

Arrête de le fixer du regard. Parle.

– Oh, non, je n’ai rien perdu.

Seulement ma dignité.

– Je ramasse simplement du lichen.

Est-ce que ça paraît bizarre ? Oui.

Deux fossettes se dessinent aux coins de sa bouche.

– Ah, d’accord.

– Bien.

Je commence à me retourner. Je suis une comète ayant brièvement traversé son système solaire, mais je dois à présent retourner dans l’espace intersidéral auquel j’appartiens.

– Je suis Court Sawyer.

Je réprime un rire. Sans blague. Nos regards se rencontrent. Bien sûr, il est BG, même de près, mais pas tant qu’on le dit. Il a un strabisme, et un front à la comte Dracula voué à se dégarnir. Cela dit, je comprends pourquoi il pourrait faire rêver les photographes, ses cheveux bruns contrastant avec son teint naturellement pâle et sa belle courbure de lèvres.

– Toi, c’est Mimosa, n’est-ce pas ?

– Je préfère Mim.

– Je t’ai déjà vue ici. Tu es la fameuse sorcière d’amour.

– Tristement fameuse, tu veux dire.

– C’est vrai que tu peux sentir une personne à huit kilomètres ?

Les gens aiment exagérer.

– Non. Six, maxi, et seulement si le vent souffle dans le bon sens.

Il sourit.

– Comment est-ce que tu fais ? J’arrive à peine à sentir ma propre sueur.

Par magie ? Grâce à des gènes mutants qui m’ont dotée de milliards de récepteurs olfactifs de plus que la moyenne ? Sans doute un peu les deux. Je lui donne la réponse courte.

– C’est génétique. Rien d’extraordinaire.

– Génétique, hein ? dit-il en dégageant une odeur de truite caractéristique du doute. On raconte que ta mère t'a enfermée dans une tour. Personne ne t'avait jamais vue avant ton entrée au lycée.

Il secoue une jambe, puis l'autre, l'air mal à l'aise à force de rester immobile.

– Ma mère a voulu faire mon éducation scolaire elle-même.

– Qu'est-ce qui l'a fait changer d'avis ?

Une année à la supplier. Des efforts intenses et répétés pour la faire culpabiliser.

– Les maths sont devenues trop compliquées.

Il rit, même si je ne plaisantais pas. Je cherche mon bocal en plastique et mes outils de cueillette dans mon sac à bandoulière, espérant qu'il comprenne le message. Aussi bon qu'il sente, je ne peux pas être en retard.

Son visage devient grave.

– Tu peux vraiment faire tomber les gens amoureux ?

– On leur ouvre les yeux à la possibilité de l'amour, mais ce sont eux qui décident.

Tous les deux ou trois ans, un journaliste fait un article à notre sujet et donne des explications logiques à notre odorat hors du commun, comme celui du *Scientifique américain*, qui a dit que nos gènes remontaient au paléozoïque, où les humains marchaient encore à quatre pattes. D'autres nous traitent d'imposteurs. Grand-mère Narcissa, une anomalie même parmi les aromanciennes, a démenti toutes les allégations d'imposture lorsqu'elle a déniché, grâce à son nez, une variété rare de figes de Barbarie en Arizona, utilisée pour soigner le diabète. Elle l'a sentie depuis notre maison à Parrot Hill.

Néanmoins, nous avons nos sceptiques.

Court se frotte la nuque.

– Et je voulais te demander, vous faites des potions pour aider les gens à oublier quelqu'un ?

Je tousse pour cacher ma gêne. *Lui*, il aurait besoin de nos services ?

- On ne travaille que pour les personnes majeures.
- Il affiche un grand sourire et j'ai une montée d'adrénaline.
- Ce n'est pas pour moi.
- Ah.

Il ne s'explique pas. Peut-être qu'il parle de sa mère. L'année dernière, des photos du père de Court, millionnaire de la Silicon Valley, en train de s'amuser avec des « mannequins » en tenue légère, sont apparues sur Internet. Même Mère l'a su, alors qu'elle déteste les ragots.

Je finis par dire :

- C'est contraire à la règle.

Ce qui est presque vrai. Nous fabriquons en fait des Élixirs de Désamour, ou ED, dans des cas extrêmes comme celui d'une erreur de l'aromancienne. Mère n'a jamais commis de faux pas, mais elle a tout de même préparé un ED une fois avant ma naissance.

– Et ce n'est pas contraire à la règle de faire tomber les gens amoureux ? Enfin, de leur *ouvrir les yeux à cette possibilité*.

Je rajuste mon bob.

– Nous avons des principes. Le client et la cible – enfin, l'objet de son amour – doivent être sains d'esprit, avoir un passé irréprochable et avoir plus de dix-huit ans. La liste est longue.

Des cheveux me viennent dans la bouche et je souffle pour les écarter.

– Mais Mère dit que tomber amoureux, c'est la partie facile. C'est après que les choses se compliquent.

– Je vois.

Il touche l'écorce écaillée d'un eucalyptus et regarde ses feuilles.

Le parfum mélancolique de la prune du Japon parvient à mes narines – la note subtile du désespoir –, et mon agacement s'atténue.

– Mère dit aux gens qui souffrent d'un chagrin d'amour de planter des rosiers. Ils demandent beaucoup d'attention, et

quand ils sont enfin en fleurs, on est prêt à les offrir à quelqu'un d'autre.

– Des roses, hein ? dit-il en me regardant.

– Oui. Mais seulement des variétés anciennes. Les hybrides ne sentent pas aussi bon. « Amour d'avril ». Ou des « Tonnerre lointain ». Elles ont une note de fin poivrée et un cœur musqué, dis-je en bafouillant.

– Ça doit être intimidant de t'offrir des fleurs.

– Moi ? Oh, je n'ai pas besoin de fleurs.

Il sourit d'un air gêné. Il pince son T-shirt, le secoue plusieurs fois, puis s'arrête.

– Désolé.

– Pas de souci. Ce n'est pas une odeur nouvelle pour moi.

Je me suis mal exprimée. Je m'empresse d'ajouter :

– Après tout, tout le monde transpire.

Il se gratte derrière la tête.

– Et comment tu décrirais mon odeur ?

J'ai la sensation que mon col roulé m'étouffe.

– Tu sens le feu de camp, avec des notes de cœur d'aiguilles de sapin et de muscade, et aussi une tonne de cannelle...

Je m'arrête. Il sait peut-être que la cannelle est un aphrodisiaque.

– Et d'autres trucs.

Il pousse un petit rire amusé.

– Tu veux savoir ce que je sens chez toi ?

Moi ?

Il s'approche d'un pas et renifle, et mon cœur s'arrête de battre.

– La crème brûlée, dit-il en gardant son sérieux.

Je rougis jusqu'à la racine de mes cheveux.

– Tu te moques de moi !

– Je suis désolé, tout ce que je voulais dire, c'est que tu n'es ni du chocolat, ni de la vanille, ni de la fraise. Tu oses être toi-même.

Il considère de bas en haut mon mètre soixante-douze, de

ma jupe paysanne à mon bob qui cache en grande partie mes cheveux au carré mal coiffés.

– Tu as du style.

À vrai dire, ce que j'ai, c'est une mère inquiète qui me force à couvrir un maximum de peau. Je m'efforce d'entretenir ma colère, mais elle m'échappe.

– Je porte simplement ce que je trouve à ma taille chez Une Deuxième Vie.

– Tu gardes la tête haute, même quand les gens racontent que tu manges des vers à soie.

– Mais c'est super bon, avec un peu de beurre !

Je pose la main sur mon cœur, affectant une expression de bonheur suprême qui doit être trop convaincante, car il plisse le front d'un air dérouté. Les joues brûlantes, j'ajoute :

– Je fais aussi tomber les gens amoureux de leurs chaussures.

C'est la dernière rumeur en date. Je fais peur à beaucoup de monde. Une fille du lycée a même poussé un cri quand, en levant les yeux de son sandwich, elle m'a vue à côté d'elle. Kali m'a dit que les gens ont peur que je leur jette un sort, mais il faut simplement que je leur laisse du temps – même si je doute que le temps change les choses.

Court lâche un petit rire, et ses fossettes éclairent à nouveau son visage.

Je me force à penser au lichen. Noir et rêche comme une moustache de pirate.

– Il faut que je finisse ça.

Mère va commencer à s'inquiéter.

– OK. On se voit au lycée.

Il me fait un sourire de travers, puis s'éloigne en courant prestement. Il y a écrit *maître-nageur* sur le sweat à capuche noué autour de sa taille.

Je récolte le lichen dans mon bocal avec mon grattoir métallique, mais mon cœur bat toujours la chamade. Bon, j'ai réussi à être la moins bizarre possible. J'expulse de mes pensées le

sourire enjôleur de Court, referme mon bocal et le fourre dans mon sac. Mission accomplie, il est temps de mettre les voiles.

Deux abeilles me suivent jusqu'au sentier de course. Je suis comme une camionnette de glacier pour elles. Si ce n'est qu'au lieu de glaces je distribue du pollen dont il m'est impossible de me débarrasser, à moins de me doucher continuellement. Une fois qu'elles comprennent que je ne suis pas une fleur, elles s'en vont, en général.

Quatre filles à rollers arrivent à toute allure vers moi dans un nuage de crème solaire et de laque à cheveux. C'est l'heure de pointe de la fin de journée. Arastradero est particulièrement fréquenté à la rentrée scolaire – c'est un terrain de course de premier choix pour les athlètes, plus intéressant que la roue de hamster qu'est la piste du lycée. Je sors de l'allée pour les laisser passer et reconnais Vicky Valdez, l'ex de Court, en tête.

Une coïncidence ? Ou pas. Kali m'a dit que quand Vicky et Court ont rompu, on l'a surnommée « Virée » Valdez. Elle ne s'en est toujours pas remise.

Les filles qui la suivent passent aussi loin de moi que le permet l'allée bétonnée, jetant des regards méfiants dans ma direction. Vicky, quant à elle, garde le même cap, ses cheveux noirs flottant autour d'elle telles des algues, libres de tout casque. Son regard décontracté et inquisiteur accroche le mien pendant quelques instants, et l'odeur du dédain, semblable au kumquat rance, envahit mes narines. Sans se démonter, elle pousse sur ses jambes courtes mais bien faites. Elle ne m'a jamais sorti un mot, mais je n'ai pas besoin de mots pour voir qu'elle ne m'aime pas.

Alors qu'elles s'éloignent, je perçois un effluve de piment habanero, si léger que je ne l'aurais pas senti sans la brise. Il provient de la direction qu'a prise Court. J'inspire. Je retrouve l'odeur épicée de la panique, qui se distingue parmi les odeurs de plantes. Je cours vers là d'où elle me parvient.

Juste après un virage, Court est roulé en boule par terre, son sweat-shirt de maître-nageur étalé à quelques mètres. Larôme

fort et mielleux du venin d'abeille me monte au nez. Il s'est fait piquer ?

Haletante, je me laisse tomber à côté de lui.

– Court ? Ça va ?

Il peine à respirer. Il doit être allergique aux piqûres d'abeille. Elles peuvent être mortelles.

– Est-ce que tu as un EpiPen ?

Je fouille désespérément ses poches et remarque un bracelet en argent MedicAlert à côté de sa montre. Je ne trouve pas d'EpiPen, mais son téléphone portable. Je compose le 911.

Ça sonne une fois, deux fois, trois fois. Pourquoi est-ce que personne ne répond ?

Tandis que ça continue de sonner, mon nez me guide vers la piqûre, située juste au-dessous de son biceps. Il s'est griffé en profondeur sans avoir réussi à enlever le dard noir, enfoncé juste sous la peau. Je le retire prudemment avec mon ongle.

Dring. Dring.

– Quelle est la raison de votre appel ?

– Mon ami s'est fait piquer par une abeille. Il est allergique.

– Où vous trouvez-vous ?

– À Arastradero Park, à une centaine de mètres des énormes buissons de sumac.

– Les *quoi* ?

Je scrute éperdument les environs à la recherche d'un autre point de repère.

– On est dans un bosquet de *Cannabis sativa*.

– Du cannabis ? C'est un canular ?

– Oh non, pas cette variété-là... Euh, à l'est des terrains de tennis. À trente mètres d'une fontaine à eau.

Elle garde le silence pendant au moins quatre secondes.

– Bien. Je viens d'envoyer l'ambulance.

Je réponds à d'autres questions, puis nous raccrochons.

– Ça va aller, dis-je à Court. Ils arrivent. Je dois aller chercher quelque chose.

Les yeux de Court sont larmoyants et injectés de sang.

Je glisse son sweat-shirt sous sa tête. Puis je vide le lichen de mon bocal à échantillon et pars en quête de plantain, une herbe qu'on trouve partout, sauf quand on la cherche. J'essaie de suivre les effluves que je perçois, mais le sumac et le sarrasin brouillent les pistes, et une brise irrégulière mélange tout.

Je m'agenouille et renifle le sol. Trouvé. L'odeur acide me mène à un dense lit de plantain à quelques mètres seulement de l'endroit où j'ai ramassé le lichen.

Court est presque inconscient quand je reviens. Luttant contre la panique, je fourre des feuilles de plantain dans le bocal, y ajoute des cailloux puis secoue l'ensemble pour en faire sortir l'huile. J'abaisse mes manches pour me couvrir les mains et pose la tête de Court sur mes genoux. Puis je dévisse le couvercle et approche l'ouverture du bocal de sa bouche et de son nez, priant pour que l'herbe aux vertus anti-inflammatoires le fasse désenfler.

Enfin, sa poitrine bouge très légèrement, et il se remet à respirer par saccades légères. Je pose le bocal de côté. De la sueur me dégouline dans les yeux et je l'essuie avec ma manche. Son biceps est tendu et arrondi, même au repos. Je prends une feuille de plantain et la maintiens contre la piqûre, en veillant à ne pas toucher sa peau, même si je l'ai déjà touchée pour retirer le dard. Je m'occuperai de ça plus tard.

Je tends l'oreille, espérant capter la sirène d'une ambulance. Sa tête est lourde et chaude sur mes genoux, et je change de position pour être à l'aise. Je me rends soudain compte que je n'ai jamais été aussi près d'un garçon, encore moins d'un garçon aussi populaire. Ses phéromones bombardent mes narines de toutes parts ; c'est comme si je recevais une décharge de canon à confettis.

Court gémit et tourne la tête sur le côté.

– Tu m'entends ? Court ?

Il faut que je lui parle. Mais de quoi ? Je pourrais lui poser des questions.

Mais bien sûr. Le pauvre peut à peine respirer, alors répondre à des questions !

Je pourrais faire quelque chose pour le distraire de la douleur en attendant que les secours arrivent. Chanter ? Danser ? Raconter une blague ? Cela ne ferait qu'empirer la situation. Je pourrais lui raconter une histoire, si seulement j'en trouvais une. ... Mais j'en connais bien une.

J'ai la gorge sèche et j'avale péniblement ma salive pour retrouver ma voix.

– Ma mère dit que nous descendons de la reine de Saba. La reine a offert des épices rares au roi Salomon pour tester ses connaissances, et cela a donné lieu au premier couple de puissants. Ils ont eu un fils, et quand celui-ci a commencé à marcher à quatre pattes, ils ont découvert que grâce à son flair il pouvait repérer une seule graine de pavot coincée dans un tapis de trente mètres de long.

Le son d'une sirène me parvient. Les secours vont arriver. Le moment est venu d'utiliser mon spray neutralisant, que Kali a surnommé « Ouste-Garçon » – ou OG, en abrégé. Quand vous ne vivez que pour les fleurs, vous n'attirez pas que les abeilles. Si je touche des individus prédisposés à l'attraction – le plus souvent des garçons, mais parfois aussi des filles –, ma peau transmet des résidus des milliers d'élixirs que Mère et moi créons, telle la poussière des ailes d'un papillon de nuit, ce qui provoque un attrait. C'est pour cela que je porte toujours des chapeaux et des manches longues en public, même si je refuse de mettre des gants, qui me donneraient l'air d'une parano des germes. Le spray OG tue toute passion qui pourrait naître après contamination par ce « pollen d'aromancienne ».

De mon sac, je sors un atomiseur en cristal qui tient dans la paume de ma main, aussi petit qu'un flacon de parfum. Je cherche la pompe du doigt, et juste au moment où j'allais l'asperger, les paupières de Court s'ouvrent en battant. Voyant mon reflet dans ses yeux étonnés, je me sens ensorcelée et perdue comme si j'avais moi-même été piquée.

– Je, je...

Écartant mes doutes, je l'asperge. Une dose dure toute une vie.

Il regarde les fines gouttelettes flotter dans l'air. Une brise légère en emporte une partie. Il tourne son regard perplexe vers moi.

– C'est juste un truc que je... euh, fais. Ça a un effet calmant. Je me sens calme. Pas toi ?

Le fait de vivre avec un détecteur de mensonges sur pattes – ma mère – signifie que je mens aussi bien qu'une touffe d'herbe.

J'entends des filles qui jacassent et je hausse la voix.

– Ohé !

Peut-être que quelqu'un pourrait faire signe à l'ambulance quand elle arrive.

– Vous pouvez m'aider ?

Une fille arrive dans la clairière herbeuse, à demi marchant et à demi patinant, et je reconnais en elle un des membres du groupe à rollers croisé plus tôt. Elle reste bouche bée en nous voyant. Une à une, ses amies se télescopent derrière elle, dont Vicky, qui crie :

– Court ?

Elle se précipite vers nous en arrachant des touffes d'herbe avec ses patins.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Court jette un coup d'œil vers elle, puis ses yeux se referment.

– Une abeille l'a piqué au bras.

– Il est allergique ! dit-elle, comme si je ne l'avais pas déjà compris. Oh ! mon Dieu, Court chéri. Tu as trouvé son EpiPen ?

Court chéri ? Beurk.

– Il n'en a pas sur lui.

Elle s'agenouille à côté de moi et me repousse d'un coup de coude, puis elle lui soulève la tête et la pose sur ses genoux à elle.

– Pousse-toi.

Je considère ses longs ongles au vernis doré, espérant qu'elle ne lui griffe pas le visage.

– Tu ne devrais peut-être pas le bouger.

– Tu es médecin ? rétorque Vicky.

L'odeur âcre et herbeuse de son hostilité – ortie brûlante – irrite mes narines.

Les autres filles, à présent amassées autour de nous, me fusillent du regard comme si j'étais l'abeille.

Les sirènes hurlent plus fort et une camionnette arrive, son gyrophare rouge visible à travers l'écran de plantes. Deux secouristes chargés de matériel accourent vers nous.

– Poussez-vous, s'il vous plaît ! aboie l'un d'eux.

Les filles s'écartent.

– Il est allergique aux abeilles, indique Vicky au secouriste d'une voix tendue et aiguë.

Court rouvre les yeux.

– Je suis, je... marmonne-t-il.

Le premier secouriste sort un EpiPen de son sac et pique Court à la cuisse. Son partenaire examine le bras de Court, qui n'est plus rouge et enflé.

– Comment te sens-tu ? Tu as du mal à respirer ? demande le premier secouriste.

– Non, non, ça va.

Court tente péniblement de s'asseoir, aidé par Vicky qui le prend dans ses bras par derrière.

– Appuie-toi contre moi, mon chéri, roucoule-t-elle. Ça va aller. Je suis si contente de t'avoir trouvé à temps.

Je serre mes bras contre mon ventre. N'importe qui d'autre serait sans doute écœuré par son effronterie, mais je me remets en tête que c'est mieux ainsi. Je ne suis qu'une simple comète.

Les secouristes posent d'autres questions à Court, auxquelles il répond essentiellement par des hochements de tête et des monosyllabes. Je me lève lentement. Il est entre de bonnes mains, maintenant.

Court, voyant que je m'esquive, dit d'une voix faible :

– Mim ? Merci.

Vicky lève les yeux de lui à moi, et son regard anxieux se durcit. Un relent caractéristique de la jalousie, semblable au lait tourné, empeste l'air.

Cette odeur n'a jamais rien apporté de bon.

– De rien.

Je remplis mon bocal de lichen, puis me dépêche de partir, mais cette odeur de jalousie me reste dans le nez longtemps après que j'ai quitté le parc.



Chapitre - 3 -

« *Tout a une odeur, surtout les émotions.* »

MU JIN, aromancienne, 1621

Avec précaution, je sors deux œufs pochés de la casserole pour qu'ils ne se crèvent pas. Ils arrivent jusqu'à l'assiette sans incident, et j'ajoute un scone à la banane à ma composition. Décontractée. Je ne peux pas tenter d'amadouer Mère si je dégage des odeurs de stress.

À la table de la cuisine, Mère lève les yeux des mots croisés du vendredi. Le lustre en roue de chariot la baigne d'une lumière chaude. Elle enlève ses lunettes de lecture et hausse un sourcil.

– Enfermé.

Je réponds du tac au tac :

– Emprisonné.

Mère et moi faisons les mots croisés ensemble jusqu'à ce que j'aille au lycée.

– Écroué.